

ÉRIC TALADOIRE

D'Amérique en Europe

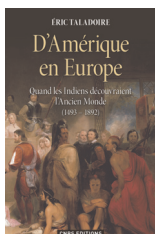
Quand les Indiens découvraient
l'Ancien Monde

(1493 – 1892)



CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



1492 En débarquant à San Salvador, Christophe Colomb inaugure la conquête du Nouveau Monde par l'Ancien. Un choc culturel que nous considérons trop souvent du seul point de vue des Conquistadors.

Ce choc, pourtant, eut aussi lieu en Europe. Jusqu'à l'orée du ^{XX}^e siècle, plusieurs milliers d'Amérindiens furent en effet conduits vers le Vieux Continent où ils durent apprendre à vivre. Esclaves, otages, espions, interprètes, spécimens, curiosités, trophées, apprentis, évangélistes... Arrachés à leur terre, confrontés à l'inconcevable, ils furent précipités dans une culture inconnue et condamnés à trouver leur place dans un monde qui n'était pas le leur.

Une histoire oubliée qu'Éric Taladoire fait revivre dans ce livre qui, en inversant les perspectives, interroge l'impact culturel et anthropologique de ces migrations, forcées ou volontaires, d'indigènes américains vers l'Ancien Monde.

Éric Taladoire est un spécialiste français des civilisations mésoaméricaines, professeur émérite d'archéologie précolombienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Il est directeur d'une collection dans les British Archaeological Reports. Il a notamment publié La Vie quotidienne des Mayas et des Aztèques (1983) devenu un classique, et Les Mayas (2003).

D'Amérique en Europe
Quand les Indiens découvraient l'Ancien Monde
(1493-1892)

Éric Taladoire

D'Amérique en Europe

Quand les Indiens découvraient
l'Ancien Monde
(1493-1892)

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Avertissement

Dans la perspective que nous avons adoptée, imposée par la méconnaissance relative du thème, citer toutes les sources directes des chroniques, des archives, des écrivains aboutirait à une très longue bibliographie. Nous nous limiterons aux cas précis et indispensables. Le lecteur qui souhaite approfondir un aspect trouvera dans les références citées, en particulier Dickason, Vaughan ou Mira Caballos, des bibliographies exhaustives auxquelles nous le renvoyons.

Par ailleurs, l'orthographe des noms cités pour la plupart des voyageurs ou visiteurs amérindiens est fréquemment approximative. Nous avons choisi de respecter, sauf dans quelques cas exceptionnels, l'orthographe telle qu'elle est transcrite dans les textes ou récits, afin de faciliter la lecture. De même, nous avons respecté, autant que possible, les désignations géographiques des textes. Ainsi, la Virginie ne couvre pas l'état contemporain, mais correspond, à l'époque, à l'ensemble de la côte est des États-Unis ; la Nouvelle-Espagne couvre la partie orientale du Mexique, l'ouest étant appelée Nouvelle-Galice. Le Pérou désigne fréquemment le territoire qu'englobait l'Empire inca, aujourd'hui divisé entre le Pérou, l'Équateur, la Bolivie.

Prologue

Du Nouveau à l'Ancien Monde

La découverte, la conquête et la colonisation du Nouveau Monde constituent, à tous points de vue, un événement majeur, reconnu universellement dans presque tous les domaines ; de la vie quotidienne (une seconde révolution alimentaire) à tous les champs de la recherche (géographie, histoire, médecine, pharmacie, religion, pensée...). Pour les historiens, 1492 représente le tournant qui, au début de la Renaissance, sépare le Moyen Âge de l'époque moderne. Les conséquences et les implications sont d'une telle ampleur que, de nos jours encore, il est difficile d'en prendre la réelle mesure. Cette difficulté est amplifiée par de subtils glissements sémantiques. De Nouveau Monde, on passe aisément aux Amériques, puis à l'Amérique, un terme qui s'applique trop souvent, de manière erronée, aux seuls États-Unis, occultant par là même l'immense diversité que couvrent l'Amérique latine et le monde caraïbe. On en oublie que l'Amérique du Nord, appellation géographique et non culturelle, ne se réduit pas aux seuls États-Unis, mais englobe le Mexique et le Canada.

L'expression « Indiens d'Amérique » évoque immédiatement l'image du sauvage à cheval, coiffé d'un panache de plumes, l'Indien du « western ». Oubliés les agriculteurs de la côte orientale des États-Unis, occultés les bâtisseurs de monticules du bassin du Mississippi. Mayas, Aztèques, Incas ne sont que des peuples « sud-américains », nimbés de mystère, civilisations disparues, peuples exterminés par les conquérants espagnols, dans un prolongement de la *Légende Noire*¹, qui, à l'aune des conflits religieux du XVI^e siècle entre Catholiques et Huguenots, a imputé à l'Espagne un génocide définitif². La méconnaissance qui entoure encore nombre de ces civilisations est telle

que, trop souvent, on en confond Pérou et Mexique. Combien de fois s'est-on entendu poser la question : puisque vous travaillez au Mexique, vous avez dû visiter Machu Picchu, alors que Mexico est plus proche de Paris que de Cuzco. Bien sûr, les noms de Rigoberta Menchu, Prix Nobel de la Paix, ou d'Ollanta Humala, actuel président du Pérou, sont familiers, mais ils ne sauraient être que le produit d'une génération spontanée, puisque leurs ancêtres ont péri sous les coups des conquistadores. Qu'il reste des millions de Mayas, d'Aymaras, de Quechuas, que l'on parle encore dans les faubourgs de Mexico le Nahuatl classique du XVI^e siècle suscite toujours la stupéfaction. L'Indien américain appartient au passé, quand il n'est pas, dans nos Musées d'Histoire Naturelle comme dans l'imagerie populaire, partie constituante de la nature sauvage et indomptée³. L'Indien au visage de pierre, imperturbable, dissimulé dans la forêt ou perché sur des rochers abrupts, est un cliché du cinéma hollywoodien, qui l'assimile au monde hostile que les colons doivent domestiquer. Comme l'écrit le chroniqueur indien Thomas King⁴ : « *Who really needs the whole of Native History, when we can watch the movie⁵ ?* »

Rares sont les témoignages directs de ces victimes de la colonisation qui sont parvenus jusqu'à nous. On en sait donc effectivement très peu sur la manière dont les peuples américains ont perçu la conquête, le choc culturel et épidémiologique, la disparition de leurs modes de vie, de leurs cultures. L'absence d'écriture dans la plupart des civilisations américaines (à l'exception des peuples de Mésoamérique⁶), même si la maîtrise de l'alphabet et des langues fut une acquisition rapide, ne leur a qu'exceptionnellement permis de transmettre une perception adéquate de leurs sentiments, de leurs réactions⁷. Même les Mayas, qui avaient élaboré un système complexe d'écriture, ne nous ont laissé que des textes énigmatiques, comme les *Libros de Chilam Balam*, où l'arrivée des Espagnols est transcrite à travers le filtre de leur perception du monde. L'intrusion étrangère est le plus souvent restituée à travers le prisme des conceptions ethniques, des mythes. Contrairement à une légende

tenace, il est peu probable que Cortés ait été confondu avec Quetzalcóatl, ni les Espagnols avec des dieux. Les Mexicas ont d'ailleurs vite pris conscience de leur vulnérabilité, pour ne pas parler de leur grossièreté, de leur avidité⁸. Leur arrivée fut pourtant rationalisée, dans la conception cyclique du temps mésoaméricain, comme un signe annonciateur de changements profonds⁹.

Nous ne comptons, en fait, que sur une poignée d'écrits d'origine indigène, en majorité tardifs, dont les textes de Samson Occom¹⁰, Joseph Brant¹¹, Pedro de Henao¹², Antonio Parau-paba¹³ ou Maungwudaus¹⁴, qui ne rapportent que des détails de leurs séjours en Europe. Les deux premiers étaient d'ailleurs très acculturés, ce qui réduit l'intérêt anthropologique direct de leurs observations. Dans ce contexte, les principales sources exploitables sont l'ensemble des témoignages des chroniqueurs et auteurs qui ont traversé l'Atlantique, ou qui ont eu la possibilité de s'entretenir avec quelques-uns des Amérindiens qui ont effectué le voyage en Europe, et qui, indirectement, nous transmettent des détails, des impressions. Comme le souligne d'ailleurs Dickason¹⁵, c'est bel et bien dans l'Ancien Monde, à Madrid, Séville, Paris ou Londres que ces témoins, tout comme l'immense majorité des Européens, ont eu la possibilité d'établir ces contacts, de rencontrer les premiers Amérindiens.

La liste est longue, depuis les chroniqueurs célèbres, Las Casas¹⁶, Pedro Mártir de Anghiera¹⁷, Oviedo¹⁸ et surtout Sahagún¹⁹, jusqu'à des témoins plus inattendus comme Cervantes, Tirso de Molina, Shakespeare, Montaigne, Voltaire, Defoe, Chateaubriand ou George Sand. Si les grands textes historiques sont bien connus, on attend encore une étude systématique des écrits littéraires, d'où l'on peut cependant déduire des indices d'intérêt, de mépris, d'incompréhension, qui nous mettraient sur la piste de l'entendement de leurs réactions. L'autre source documentaire, largement inédite, provient des voyageurs eux-mêmes. Esclaves raziés, caciques en quête de reconnaissance, métis entre deux mondes, ce sont des milliers d'individus qui ont effectué le voyage du Nouveau à l'Ancien

Monde, certains plusieurs fois, beaucoup d'autres pour y mourir. Leurs témoignages sont du domaine du comportement, plus que de l'écrit. Leur insertion dans les sociétés européennes comme leur rejet de la culture de l'Ancien Monde sont autant d'indices largement méconnus qui ouvrent de multiples pistes de recherche sur la capacité des Amérindiens à affronter l'inconcevable, à s'approprier une culture inconnue, à façonner un monde nouveau dans lequel trouver leur place, ces Amériques telles qu'elles se présentent aujourd'hui.

Nous n'avons pris conscience que tout récemment de ce thème peu exploré, de son importance et de sa spécificité. Curieusement, nous avons tous entendu parler du phénomène, sans avoir pris le temps de comprendre son intérêt. Oui, nous connaissons les gravures de Christoph Weiditz²⁰, les tableaux illustrant le retour de Colomb, les écrits de Dürer sur les objets expédiés par Cortés pour témoigner de la richesse de l'Empire aztèque²¹, les œuvres de l'Inca Garcilaso de la Vega²². Certains ont peut-être lu le roman de Samuel Shellabarger²³, ou vu le film qui en a été tiré, avec Tyrone Power²⁴. Grâce ou à cause de Disney, le nom de Pocahontas nous est devenu familier, dans une version tout sucre tout miel. Au Mexique et en Espagne, les aventures et aléas des héritiers de Moctezuma sont bien documentés²⁵. Le spectacle de Buffalo Bill avec ses Indiens emplumés, caracolant autour des diligences, reste de notoriété publique. Ponctuellement, ou occasionnellement, un voyageur, un événement ont donné lieu à un article, trop souvent dans une revue de faible diffusion. Une note de bas de page donne parfois une indication indirecte²⁶. Serge Gruzinski, dans son ouvrage *La Pensée métisse*²⁷, ne dédit à ce thème qu'une demi-page²⁸, puisque tel n'est pas son but. La plupart du temps, on considère ces voyages comme des anecdotes, en négligeant leurs conséquences. Seuls quelques rares chercheurs ou érudits s'y sont consacrés, parmi lesquels ressortent Mello²⁹ pour le Brésil, Mira Caballos³⁰ et plusieurs de ses collègues, qui abordent le sujet dans le contexte hispanique, plutôt historique. Vaughan³¹, pour l'Angleterre, adopte une perspective chronologique et nar-

native. Dickason³², pour l'Europe, ne consacre au thème que son chapitre 10³³ et préfère une approche thématique, plus conforme à ses objectifs. Elle envisage en effet plutôt la nature des contacts et des réactions mutuelles, et dans ce contexte, « Attitudes and ideas cannot be reduced to a calendar³⁴ ».

Ces travaux établissent pourtant la présence en Europe (ou plus exactement dans l'Ancien Monde), entre 1493 et 1892, de milliers d'Amérindiens et en tirent de multiples implications anthropologiques, historiques ou quotidiennes pour notre histoire partagée. Chacun de ces ouvrages approfondit un aspect, les voyageurs en France ou en Angleterre, par exemple, de façon souvent remarquable, mais trop limitée. Le phénomène englobe en réalité toute l'Europe, la Russie, voire l'Asie du Sud-Est, les Philippines en particulier. Comme le souligne Abbatisa³⁵, dès les premières décennies consécutives à la découverte et à la conquête, peut-être même avant, si les données sur l'arrivée d'Inuits en Islande avec les Vikings se vérifient³⁶, on a enlevé des indigènes américains pour s'en servir comme guides, informateurs, interprètes, intermédiaires, otages, spécimens, acteurs, curiosités, trophées, esclaves, apprentis, évangélisateurs. Ils se chiffrent par milliers. Au fil du temps, leur nombre diminue, leur statut change, mais c'est avec régularité que se poursuivent les voyages, jusqu'au XIX^e siècle, avant que les bouleversements du XX^e siècle ne modifient la situation.

1493-1892 : quatre siècles de découverte mutuelle

Il est donc indispensable d'aborder l'ensemble des données disponibles sur les migrations, forcées ou volontaires, d'indigènes américains vers l'Ancien Monde, pour évaluer leur impact et leurs conséquences. Loin de se limiter à quelques individus de haut rang, comme les descendants de Moctezuma, ou à des « curiosités » comme les Tainos ramenés par Colomb de son premier voyage, il nous a été possible d'établir la présence, entre 1493 et 1616 (date du voyage de Pocahontas à Londres),

de plus de 3000 personnes. Mira Caballos³⁷ avance, pour la seule Espagne, des chiffres supérieurs, de plusieurs milliers d'individus : « entre 1492 et 1542, arrivèrent sur les côtes de la Péninsule plusieurs milliers d'esclaves, originaires du continent américain. Concrètement, on a établi au moins la présence de 2.442 Indiens, pour la période qui va de 1493 à 1550³⁸. » Pour le seul Royaume de Castille, entre 1493 et 1550, il a identifié 1906 individus, dans le cadre du trafic légal, sans prendre en compte le commerce illégal, ni les visites officielles³⁹. Vaughan⁴⁰, de son côté, a calculé que, de la découverte à l'Indépendance des États-Unis en 1776, ce ne sont pas moins de 175 indigènes nord-américains qui auraient séjourné en Grande Bretagne. Bien plus, les visites s'imbriquent, les voyageurs s'entrecroisent, se rencontrent : Joseph Brant connaît Samson Occom, les Mexicas côtoient les Tlaxcaltèques à Madrid, les captifs de Weymouth se mêlent à ceux de Hunt. Le même phénomène se répète en France, en Hollande, au Portugal... Si le nombre de voyageurs se réduit un peu pour la période qui va de 1616 à 1892, en raison en particulier de la diminution du trafic d'esclaves à destination de l'Ancien Monde, il reste, pour d'autres catégories, stable, voire en légère augmentation.

Dans le cadre de cet ouvrage, et pour disposer d'une évaluation significative, seule base fiable d'une interprétation correcte, nous ne nous limitons pas à la Péninsule Ibérique, mais nous considérons l'Europe dans son ensemble. Dürer et Weiditz ont contemplé les premiers trésors du Nouveau Monde aux Pays-Bas. À Rome se produisent les jongleurs mexicas ramenés par Cortés. L'Angleterre, la France, l'Italie, la Hollande sont parties prenantes dans ces échanges⁴¹, même si les recherches ne nous ont pas permis d'élargir cette configuration à l'Allemagne, où pourtant les Welser ou Federman ont joué un rôle indéniable dans le trafic d'esclaves. Inversement, on ne peut oublier les Philippines et l'Asie du Sud-Est, terminus du Galion de Manille, un autre Ancien Monde, un maillon souvent oublié des mouvements migratoires et de leurs apports, sur le plan linguistique ou végétal.

De même, nous nous fixons des limites chronologiques larges. Dans une première partie, nous abordons la période qui va du premier retour de Colomb en 1493 à la venue de Pocahontas à Londres en 1616⁴². Le choix de cette date répond à deux raisons. D'abord, parce que, à la différence de Mira Caballos⁴³ qui considère les *Nuevas Leyes*⁴⁴ de 1542 comme la fin officielle du trafic d'esclaves, même s'il reconnaît leur relative inefficacité, ces lois ne touchent que l'Espagne. Le trafic s'est poursuivi de nombreuses années dans les autres pays. Ce n'est que très progressivement que la traite amérindienne diminue, remplacée par le commerce triangulaire à destination des Amériques⁴⁵, pour presque disparaître vers le début du XVII^e. Deuxièmement, le voyage de Pocahontas, en 1616, est le dernier de son genre, et marque la fin des plus grands flux de visiteurs. Désormais, les institutions espagnoles et les Vice-royautés de Lima, de Mexico sont bien implantées dans les colonies hispaniques, rendant souvent inutiles les déplacements longs et coûteux de tous ceux qui sont en quête de reconnaissance. L'Espagne refuse d'ailleurs à plusieurs solliciteurs du Pérou l'autorisation de se rendre en métropole. Dans le territoire des futurs États-Unis, la colonisation de peuplement est désormais solidement implantée sur les côtes, grâce d'ailleurs à Pocahontas et à quelques autres visiteurs.

Durant les siècles ultérieurs (1616-1892), les flux migratoires diminuent, mais surtout sont d'une autre nature. Voyages et séjours réguliers se produisent⁴⁶, mais dans un contexte distinct et selon des modalités bien différentes, qui font l'objet de la seconde partie. Il est en effet possible, pour cette seconde période, de parler d'une véritable perspective inversée : la diminution de l'esclavage et le changement des flux de la Péninsule ibérique vers l'Europe du nord s'accompagnent d'une implication complexe des Amérindiens dans les méandres de la politique européenne. L'échec de la médiation diplomatique de Pocahontas, organisée par les colons pour préserver leur fragile implantation, est rapidement suivi du soulèvement des Powhatans contre les colons, premier symptôme d'une recherche

d'alliances qui conduiront de nombreuses tribus des États-Unis à prendre le parti des Anglais contre les insurgés américains⁴⁷ ou à s'impliquer dans les conflits franco-anglais. La France suit, peu ou prou, la même politique. L'Indépendance des États-Unis en 1776, puis des pays d'Amérique latine au début du XIX^e siècle rend caduc le recours à l'Europe : caciques indigènes, métis n'y ont plus leur place et ne sont d'ailleurs plus les bienvenus. Peu à peu, l'Indien redevient un « bon sauvage » un objet de curiosité, puis une espèce en voie de disparition. Il réapparaît dans les spectacles, ceux de Catlin, du colonel Cody, pour finir au Jardin d'Acclimatation, curiosité anthropologique qui renvoie à l'Indien de la découverte. La boucle est bouclée. Ce n'est qu'au XX^e siècle, et dans d'autres circonstances, que l'image se modifie, mais ceci est une autre histoire⁴⁸.

PREMIÈRE PARTIE

De la découverte
à la reconnaissance
1493-1616

En dépit de quelques travaux discutables¹, et des théories fumeuses sur les continents disparus (auxquels on préférera l'excellent roman de Avel. Lí Artís-Gener, *Palabras de Opotón el viejo*²), peu d'éléments probants attestent la venue dans l'Ancien Monde d'indigènes américains avant le premier voyage de Colomb, ou une découverte antérieure. Toutefois, de récentes études d'ADN en Islande³ confirment la probable présence, vers 1000 de notre ère, d'au moins une femme de Terre Neuve. Elle aurait accompagné le repli des débris des expéditions vikings⁴. Ces derniers, après la mort de leur chef, Thorvald Eriksson, se seraient emparés de deux enfants Beothuk ou Micmac, qu'ils auraient emmenés en Islande⁵. Vers 1420, d'autres captifs Inuit seraient parvenus en Norvège. Leurs kayaks auraient été exposés dans la cathédrale de Tromsø. Ces données éparées, encore très mal documentées, représenteraient les premiers arrivages d'Amérindiens dans l'Ancien Monde, bien avant la découverte officielle de 1493, mais n'ont guère laissé de traces, sauf dans quelques sagas islandaises. Il n'en reste pas moins qu'elles ont peut-être contribué à la préparation du premier grand voyage et à l'idée de l'existence d'une route maritime vers l'Asie.

Chapitre premier

Une acculturation mutuelle

Pour avoir un aperçu de l'intérêt d'une telle étude, et par-delà les considérations sur les possibles connaissances de Colomb sur l'existence d'une éventuelle route vers l'ouest, vers la Chine, il importe d'en illustrer d'emblée les multiples conséquences. Pour nous limiter ici au seul exemple de la cuisine, les apports mutuels des deux continents ont été considérés par de nombreux spécialistes comme une seconde révolution alimentaire, après le Néolithique¹. Le *mole*² ou la *feijoada*³ sont pratiquement des symboles d'identité nationale, au Mexique et au Brésil respectivement, bien que le poulet ou la fève soient des introductions coloniales. Inversement, la *polenta* en Italie, le *cassoulet* et la *ratatouille* en France, la *piperade* basque sont des « plats traditionnels », alors que leurs recettes dépendent de l'introduction de nouvelles espèces, postérieure à 1493. Sans la tomate, le poivron ou la courgette, importés d'Amérique, la ratatouille ne serait que du caviar d'aubergine. Sans allonger inutilement une liste interminable⁴, nous pouvons mentionner le cacao, l'ananas, les haricots, le maïs, les piments, la pomme de terre et la patate douce, le manioc, la courge, l'avocat, la papaye, le tournesol, la tomate, les cacahouètes ou la vanille. Parmi les plantes utiles, mais non comestibles, on peut ajouter le tabac, le caoutchouc, le quinquina, par exemple. Au sujet du tabac, très décrié de nos jours pour sa nocivité, lorsque, en 1561, Jean Nicot de Villemain en envoie du Portugal à Catherine de Médicis, la reine est si impressionnée que la plante prendra un temps le nom d'*herba regina*⁵. Les noms de nombre de ces plantes dérivent d'ailleurs directement des langues vernaculaires américaines, souvent plus spécifiquement du nahuatl⁶.

L'arrivée dans l'Ancien Monde d'une telle diversité de plantes alimentaires, que Fresquet Febrer et López Terrada⁷ évaluent au moins à 67, auparavant inconnues ou méconnues, a profondément changé la nutrition, mais aussi les modes de culture et les systèmes agraires⁸. En de multiples régions, leur culture a permis une exploitation presque continue des champs, réduit les jachères, suscité de meilleures récoltes. Crosby⁹ insiste : « Le grand avantage des plantes nourricières américaines est qu'elles dépendent de sols, de climats et de culture différents des récoltes de l'Ancien Monde ; leurs rythmes de croissance différent aussi. Dans de nombreux cas, les plantes américaines permettent au fermier de produire de la nourriture sur des sols qui, avant 1492, étaient jugés improductifs du fait de leur aridité, de leur consistance sableuse ou autres¹⁰. » La main-d'œuvre libérée par ces améliorations a accru le nombre de personnes impliquées dans l'artisanat ou le commerce. Qui plus est, les changements diététiques ont progressivement contribué à la croissance démographique et à l'allongement de l'espérance de vie. Ces changements se sont déroulés sur la longue durée. Ils n'ont pas mis fin aux famines : ils n'en sont pas moins réels.

À l'exception de quelques cas isolés, dont le topinambour, introduit du Canada par Champlain en 1603, la majorité de ces cultigènes sont d'abord parvenus en Espagne, pour connaître une dispersion plus ou moins rapide dans les autres pays. Les itinéraires de diffusion sont cependant variés, à commencer par le figuier de barbarie (le *nopal*) en Afrique du nord, ou la papaye en Asie. Les haricots, proches d'espèces déjà connues, figurent parmi les premières espèces acceptées, probablement dès les premiers voyages de Colomb, et leur usage est attesté en 1542, date à laquelle ils apparaissent dans les *Tratados de Botánica* comme celui de Tragus et Fuchs¹¹. De même, Colomb a rapporté le piment en 1493, le *chile* (du terme nahuatl *chilli*). Il remplace immédiatement le coûteux poivre noir, en raison de son faible prix. On peut en dire autant de nombreuses plantes, même si d'autres, la tomate ou la pomme de terre, ont été plus difficilement et tardivement adoptées.

- , 1997. *El Indio antillano : repartimiento, encomienda y esclavitud (1492-1542)*. Muñoz Moya, Sevilla.
- , 1998. Indios americanos en el Reino de Castilla (1492-1550). *Temas Americanistas*, n° 14 : 1-24. Sevilla.
- , 1999. El envío de indios a la Península Ibérica : aspectos legales (1492-1550). *Studia Histórica, Historia Moderna*, n° 20, pp. 201-216. Salamanca.
- , 2000. *Indios y mestizos en la España del siglo XVI*. Iberoamericana. Madrid.
- , 2000. Indios en la Extremadura del siglo XVI : aproximación a su estudio. *XXVI Coloquios de Historia de Extremadura*. pp. 339-346. Trujillo.
- , 2001. Montijo y América en la Edad Moderna : tres siglos de relaciones. *Actas de los IV Encuentros de Historia de Montijo*. Badajoz.
- , 2003. Indios nobles y caciques en la corte Real española, siglo XVI. *Temas Americanistas*, n° 16, pp. 1-15. Sevilla.
- , 2007. Indios y mestizos en la España moderna. Estado de la cuestión. *Boletín Americanista*, Año LVII, n° 57, pp. 179-198, Barcelona.
- , 2009. De esclavos a siervos : amerindios en España tras las Leyes Nuevas de 1542. *Revista de Historia de América* N° 140. México.
- , en pr. Indios en España tras las Leyes Nuevas. *Studia Histórica, Historia Moderna*. Salamanca.
- Montaigne Michel de, 2007. *Essais*, éd. J. Balsamo, C. Magnien-Simonin et M. Magnien, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris.
- Moreau Jean-Pierre, 1990. *Un flibustier français dans la mer des Antilles 1618-1620*. Manuscrit du début du XVII^e siècle, présenté par J.-P. Moreau. Etonnants voyageurs, Seghers. Paris.
- , 1992. *Les petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu*. Karthala, Paris.
- Morínigo M. A., 1985. *Diccionario de Americanismos*. Munchnik, Barcelona.
- Morner M., 1979. *La corona española y los foráneos en los pueblos de indios de América*. Institut d'Etudes Ibéro-Américaines, Stockholm.
- Mulvey, Christopher, 1989. Among the Sag-A-Noshes : Ojibwa and Iowa Indians with George Catlin in Europe 1843-1848. Christian F.

- Feest éd., *Indians and Europe. An Interdisciplinary Collection of Essays*, pp. 253-275. Alano Verlag, Aachen.
- Muriel Joséfina, 1998. Las indias caciques en la época virreinal. *Arqueología Mexicana*, 29 : 56-63. Ed Raíces. México.
- Navagero Andrés, 1951. *Viaje a España del magnífico señor Andrés Navagero (1524-1526) : Embajador de la República de Venecia ante el Emperador Carlos V*. Editorial Castalia.
- Navet Eric, 1992. De la quête de l'ailleurs à la vision de l'autre : vers la découverte de l'Amérique. In *Destins croisés. Cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens*, pp. 173-188. UNESCO, Bibliothèque Albin Michel Histoire. Paris.
- Nicholson Henry B., 1997. The First Natives of Mesoamerica in Europe. *Homenaje al doctor Ignacio Bernal*, Leonardo Manrique y Noemí Castillo eds., pp. 263-276. INAH, México.
- Norall Frank, 1988. *Bourgmont, Explorer of the Missouri, 1698-1725*. University of Nebraska Press, Lincoln.
- Nunn Nathan and Nancy Qian, 2010. The Columbian Exchange : A History of Disease, Food, and Ideas. *Journal of Economic Perspectives*. 24 (2) : 163-188.
- Oexmelin Alexandre, 1678. *Histoire d'aventuriers qui se sont signalés dans les Indes*. Paris. (Réédition Paris, Presses universitaires de Paris la Sorbonne, 2006).
- Olaechea Juan B., 1969. Sacerdotes indios de América del Sur en el siglo XVIII. *Revista de Indias XXIX* : 371-391. Madrid.
- Oliphant John, 1999. The Cherokee Embassy to London, 1762. *Journal of Imperial and Commonwealth History* 27 : 1-26. Londres.
- Oudijk Michel R. And Matthew Restall, 2012. Mesoamerican Conquistadors in the Sixteenth Century. In L. Matthew and M. Oudijk, *Indian Conquistadores : Indigenous allies in the conquest of Mesoamerica*, pp. 28-64. University of Oklahoma Press, Norman.
- Pearse Susan, 2008. William Bullock. Collections and exhibitions at the Egyptian Hall, London, 1816-25. *Journal of the History of collections* vol. 20 (1) : 17-35. Londres.
- Pelegri Pedrosa Luis Vicente, 1998. La élite indiana en Cáceres en el siglo XVI. Los negocios de Juan Cano Saavedra. *XXIV Coloquios Históricos de Extremadura*, pp. 369-397. Trujillo.